



HAL
open science

Introduction : Flaubert au prisme des études médiatiques

Marie-Astrid Charlier, Marie-Ève Thérénty

► To cite this version:

Marie-Astrid Charlier, Marie-Ève Thérénty. Introduction : Flaubert au prisme des études médiatiques. Flaubert. Revue critique et génétique, 2021, Flaubert médiatique, 25. hal-03522704

HAL Id: hal-03522704

<https://hal.science/hal-03522704>

Submitted on 17 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Flaubert

Revue critique et génétique

25 | 2021

Flaubert médiatique

Introduction : Flaubert au prisme des études médiatiques

Marie-Astrid Charlier et Marie-Ève Thérénty



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/flaubert/4269>

ISSN : 1969-6191

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Ce document vous est offert par Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier



Référence électronique

Marie-Astrid Charlier et Marie-Ève Thérénty, « Introduction : Flaubert au prisme des études médiatiques », *Flaubert* [En ligne], 25 | 2021, mis en ligne le 01 juin 2021, consulté le 17 février 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/4269>

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2022.



Flaubert est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Introduction : Flaubert au prisme des études médiatiques

Marie-Astrid Charlier et Marie-Ève Thérénty

- 1 « Flaubert médiatique », la formule peut étonner, sinon paraître hardie, tant nous avons appris à envisager Flaubert comme un champion de l'autonomie de la littérature et comme l'emblème de l'écrivain voué à l'art au XIX^e siècle. Flaubert en retrait de la presse et de ses compromissions, Flaubert à l'écart de la vie médiatique, Flaubert ermite incorruptible : le mythe est encore tenace. Il faut dire que l'histoire littéraire et la critique universitaire se sont appuyées sur les vociférations de Flaubert à l'endroit de la presse, pléthoriques dans la correspondance, et qu'elles en ont fait un argument de plus pour construire le portrait d'un *hapax* parmi les écrivains du XIX^e siècle¹. Certes, Flaubert n'a que très rarement trempé dans ces feuilles-là, et encore en début de carrière², ce qui lui confère un statut exceptionnel dans le champ littéraire de l'époque et le distingue de ses contemporains, tous (ou presque) écrivains-journalistes. Cependant, la critique et même la haine du journal sont d'une grande banalité dans le discours littéraire du XIX^e siècle ; même les écrivains les plus impliqués dans le journal n'ont cessé de le pourfendre. « La haine de ces Boutiques-là³ » n'a donc rien de vraiment original. En revanche, pour un écrivain qui déclare s'en tenir (très) loin, la présence massive de la presse sous la plume de Flaubert, aussi bien dans la correspondance que dans le roman,



pourrait étonner si elle n'était caractéristique de l'imbrication de la vie littéraire et de la culture médiatique à partir des années 1830.

- 2 Très dynamiques depuis une vingtaine d'années dans le domaine des études littéraires, les travaux sur les liens entre presse et littérature⁴ ont montré à quel point la séparation entre champs littéraire et médiatique relevait d'un défaut de perspective (rétrospective) de l'histoire littéraire, voire d'une illusion d'optique. S'il est désormais admis que l'on peut difficilement penser Balzac, Sand, Gautier, Nerval ou Zola sans les replacer dans la culture médiatique de leur temps, Flaubert semble encore résister à ce qui est devenu une évidence pour la plupart des autrices et auteurs du XIX^e siècle. Ce dossier souhaite ainsi apporter une perspective médiatique aux études flaubertiennes et montrer combien cette approche est féconde pour repenser la poétique mais aussi la place de l'écrivain dans la vie littéraire de son temps⁵. Les contributions réunies dans ce dossier partagent un même constat, celui de « l'obsession médiatique » de Flaubert dont Alain Vaillant, dans son ample synthèse, montre ici l'étendue et les enjeux. Au fil des six articles que compte le dossier, Flaubert apparaît comme profondément médiatique, en dépit de ses déclarations d'intention qui sont autant de postures – médiatiques précisément ! – devenues un mythe persistant dans la critique littéraire. Lorsqu'on plonge dans les corpus flaubertiens, force est de constater que la presse est partout, dans la correspondance comme dans le roman de mœurs contemporaines. Inutile de chercher longtemps ou de lire entre les lignes : le journal s'étale littéralement, au point que l'entrée « Journaux » du *Dictionnaire des idées reçues* revêt une portée tout à fait réflexive : « Ne pouvoir s'en passer, mais tonner contre⁶ ».

Flaubert (tout) contre la presse

- 3 La première partie du dossier remet en question le mythe de la virginité médiatique de Flaubert pour montrer au contraire l'« obsession médiatique » qui était la sienne. L'article d'Alain Vaillant, en ouverture, propose de « renoncer au tête-à-tête monographique » et opère « le [nécessaire] décentrement que suppose le regard historique » afin de replacer Flaubert dans la culture médiatique de son époque. Ce faisant, il s'agit de penser à nouveaux frais l'œuvre flaubertienne, tout entière traversée par le journal, mais aussi la juste place de l'auteur dans l'histoire littéraire. Cependant, dans aucun des trois articles de cette première section, il ne s'agit de nuancer la haine – réelle – de Flaubert à l'endroit du journal, pas plus qu'il ne s'agit de faire de Flaubert un écrivain-journaliste, bien qu'il ait lui aussi écrit, après Balzac et Goncourt, un roman du journalisme avec *L'Éducation sentimentale*. Supports et vecteurs de « l'atroce on », les journaux participent selon Flaubert à la circulation des stéréotypes et idées reçues qui innervent les conversations, des foyers bourgeois de province aux lieux de sociabilités parisiens. Totem à rebours, la Presse – volontiers dotée d'une majuscule ironique⁷ – est en effet cardinale au XIX^e siècle : elle est à la fois essentielle et nuisible dans une société en voie de démocratisation qui voit triompher l'information, l'image et la circulation des discours. La presse est essentielle parce qu'elle renouvelle les modes d'accès à l'information et, de fait, modèle les imaginaires et les représentations ; mais elle est aussi nuisible parce qu'elle uniformise les opinions, les manipule, envahit la vie intérieure des individus et devient la nouvelle idole de la société moderne. Tout cela, Flaubert l'affirme très clairement dans sa correspondance, à grands renforts de tournures emphatiques, et avec une ironie non moins féroce dans

ses romans de mœurs contemporaines. Sa « haine » pour la presse est d'autant plus forte qu'il la tient pour responsable de deux forfaits majeurs : la marchandisation de l'art et l'abrutissement des lecteurs. Le journal de Hussonnet, dans *L'Éducation sentimentale*, incarne ces deux vices :

L'article de fond, invariablement, était consacré à démolir un homme illustre. Venaient ensuite les nouvelles du monde, les cancons. Puis on blaguait l'Odéon, Carpentras, la pisciculture et les condamnés à mort quand il y en avait. La disparition d'un paquebot fournit matière à plaisanteries pendant un an. Dans la troisième colonne, un courrier des arts donnait, sous forme d'anecdote ou de conseil, des réclames de tailleurs, avec des comptes rendus de soirées, des annonces de ventes, des analyses d'ouvrages, traitant de la même encre un volume de vers et une paire de bottes. La seule partie sérieuse était la critique des petits théâtres, où l'on s'acharnait sur deux ou trois directeurs ; et les intérêts de l'art étaient invoqués à propos des décors des Funambules ou d'une amoureuse des Délassements⁸.

- 4 Même s'il imagine dans une lettre à Louise Colet une « Revue modèle » qui « serait une belle œuvre et qui ne demanderait pas moins que tout le temps d'un homme de génie », les existantes lui paraissent toutes détestables : « d'infâmes putains, qui font les coquettes⁹ ». Les déboires qu'il connaîtra avec la *Revue de Paris* pour la publication de *Madame Bovary* en 1856 n'ont certainement pas éclairci le tableau et ont très tôt rompu les liens que le jeune écrivain aurait pu vouloir tisser avec la presse. Ce retrait de la vie médiatique est cependant à nuancer, ce à quoi s'emploie Nejma Omari dans son article en examinant toute la correspondance de l'écrivain (1829-1880). Elle met au jour un visage méconnu de Flaubert, celui d'un écrivain qui développe des stratégies d'influence pour placer, conseiller et initier ses amis à la vie journalistique de son temps, « justifiant ses manœuvres par l'amour de l'art qu'il veut voir triompher sur la place publique ». Très grand lecteur de journaux, Flaubert truffe ses missives de titres de périodiques, de noms de journalistes, d'extraits d'articles. Il glose la presse, commente telle ou telle critique littéraire et théâtrale, fait ponctuellement sienne telle opinion exprimée dans un journal. Bien qu'il s'en défende et feigne le détachement, il lit avec une excitation mêlée de crainte les critiques de ses propres œuvres, qu'il rassemble et archive avec un soin de colligeur. Attentif lui aussi à saisir Flaubert comme un habitué du journal, Jérémie Naïm propose de lire la critique flaubertienne de la presse comme une « critique *de l'intérieur*, comme celle que ferait un consommateur exigeant, ou, à tout le moins, quelqu'un qui est une part de cette vie-là ». Le « régime médiatique du lire » qu'il repère chez Flaubert se définit, dans la correspondance, comme une activité collective – lire le journal revient toujours à « *faire communauté* » – tandis que dans l'œuvre romanesque, les scènes de lecture du journal, plus solitaires, renvoient le personnage à son identité sociale et à la manière dont la communauté que suppose le journal façonne cette identité. Ce « régime médiatique [et flaubertien] du lire » permet à Jérémie Naïm de revenir sur l'autonomie de la littérature définie par Bourdieu en la déplaçant de manière très suggestive d'une réalité sociale vers « une fiction de lecture ».

Le journal dans le roman : objet et esthétique

- 5 La deuxième partie du dossier s'attache au journal comme *leitmotiv* de l'œuvre flaubertienne. Objet essentiel des foyers bourgeois du XIX^e siècle, le journal est

logiquement inséré dans les scènes de lecture des romans de mœurs contemporaines à visée réaliste¹⁰ : Emma Bovary est abonnée à des journaux féminins parisiens qui façonnent son imaginaire romanesque ; Regimbart, « l'homme-journal » de *L'Éducation sentimentale*, ne jure que par *Le National*, etc. La presse est en outre une source documentaire essentielle pour Flaubert. Deux types de lecture dominent chez lui : la plus évidente, la lecture *mondaine*, lui permet de se tenir informé des événements et des agitations de la vie littéraire et artistique, notamment lorsqu'il est à Croisset ; la seconde, la lecture *historienne*, lui fait traquer dans les journaux des anecdotes, des sociolectes, des précisions temporelles, des habitudes passées. Le nombre colossal de lectures qu'il a effectuées dans la presse socialiste de 1848 pour l'écriture de *L'Éducation sentimentale* témoigne de son souci de la précision historique, de son fameux « sens du réel » et de sa poétique du « petit détail vrai ». Parfois il reprend seulement une citation, d'autres fois il s'amuse à hybrider son texte romanesque avec une source journalistique complice : par exemple pour l'après-midi passé avec Rosanette au Champ de Mars, il convoque un article de Théophile Gautier paru dans *La Presse* le 2 mai 1847. Il lit *Le National* et *Le Siècle* de manière quasiment exhaustive pendant plusieurs années. Ces temps de lecture contribuent à expliquer la très longue gestation des romans de Flaubert et notamment de *L'Éducation sentimentale*. Ainsi il explique aux Goncourt : « La copie n'a pas du tout marché depuis quinze jours. – Je suis perdu dans les journaux de 1848 !¹¹ ». Effectivement le carnet 14 regorge de notes prises dans la presse entre 1841 et 1849. La presse, en somme, est tout à la fois une source et un matériau romanesques ainsi qu'un support de développement de son esthétique réaliste – à ne pas confondre avec l'école réaliste de Champfleury, qu'il pourfend par ailleurs. Chez Flaubert, la précision presque maniaque de la documentation cohabite avec le projet d'une esthétique impersonnelle et du fameux livre *sur rien*. Privilégier l'un ou l'autre ne peut qu'aboutir à une impasse critique car Flaubert ne se situe évidemment ni du côté de la copie – qui définit le mauvais réalisme –, ni du côté du détachement total – l'ermite de Croisset est un être social et sociable, bien plus qu'il ne l'admet. Plutôt que de vouloir vainement situer Flaubert quelque part entre ces deux pôles, l'intérêt consiste à s'interroger sur ce qu'il fait de cette documentation massive et comment il la restitue dans le roman. C'est cette complexité de la restitution qui a du sens et qui constitue l'un des socles de son réalisme. Outre son statut d'hypotexte documentaire, la presse revêt deux fonctions essentielles dans la poétique flaubertienne : avec sa polyphonie qui vire à la cacophonie, elle participe à la déhiérarchisation du sens et à l'impossibilité de le fixer, dans une version dégradée de la fameuse égalité des sujets défendue par l'auteur ; par ailleurs, la presse joue un rôle essentiel dans l'invention d'une nouvelle temporalité et d'une mise en récit inédite de la vie quotidienne¹². Les fictionnalisations de la presse dans le roman flaubertien ont déjà fait l'objet de quelques études monographiques¹³ que deux articles du dossier viennent compléter. Edmund Birch montre comment, dans *L'Éducation sentimentale*, le journal est le support d'une mise en échec du *Bildungroman* dans la mesure où la presse est vectrice de désœuvrement. En d'autres termes, le motif du « devenir journaliste » empêche l'avènement du récit d'apprentissage parce qu'il est une force d'inertie dans la trajectoire du personnage, mais, pour ces mêmes raisons, il est le support d'expérimentation d'une nouvelle narrativité que Flaubert souhaite plus proche de la vérité de l'expérience. Car le roman flaubertien est *affecté* par le médiatique au-delà du journal présent dans la diégèse comme élément de la vie matérielle des personnages. En effet, l'imaginaire médiatique¹⁴ peut modeler certains aspects de l'intrigue ou constituer la substance de certains personnages à la marge du

récit. Laure Demougin propose dans cette perspective une lecture très convaincante de Gorgu, personnage secondaire de *Bouvard et Pécuchet*, comme incarnation d'une esthétique du roman-feuilleton grâce à trois éléments principaux : son vêtement changeant, sa gouaille et son rapport (événementiel) au temps. Si, contrairement à Balzac, la poétique flaubertienne n'intègre qu'à la marge l'esthétique du roman-feuilleton, il n'empêche que l'analyse du personnage de Gorgu témoigne d'une contamination, certes *secondaire* ici, entre le roman flaubertien et la presse. D'ailleurs, la critique n'a pas épuisé ce que la fin de *Bouvard et Pécuchet* doit à la presse, lorsque les deux personnages classent et recopient de « vieux papiers achetés au poids¹⁵ ».

Flaubert après Flaubert

- 6 Enfin, la dernière section du dossier s'intéresse en forme d'épilogue au traitement médiatique de l'homme et de l'œuvre après sa mort brutale en 1880. De nombreux travaux ont déjà bien identifié la réception critique très tumultueuse de l'œuvre romanesque entre 1857 et 1880¹⁶ ainsi que la manière dont un certain nombre d'écrivains ont, après sa mort, revendiqué son héritage : Maupassant, Céard, Huysmans, puis Proust, Kafka, Beckett, Sartre, Queneau, Perec¹⁷... En revanche, rares sont les études de réception médiatique postérieures à la disparition du romancier alors que les visages de Flaubert qui se construisent alors dans la presse sont décisifs pour comprendre comment l'histoire littéraire a (re)construit son Flaubert et pourquoi certaines lectures se sont imposées. À partir d'une plongée dans la presse entre 1880 et 1936, Marie-Astrid Charlier met au jour les différentes étapes du double processus de classicisation et de vedettarisation de Flaubert. Alors qu'il incarne aujourd'hui encore l'artiste incorruptible trônant au sommet des hiérarchies culturelles, Flaubert a aussi, en parallèle de sa transformation en classique de la littérature française, été construit par la presse des années 1910-1930 comme une vedette. Aussi a-t-il circulé beaucoup plus qu'on ne le croit dans la culture moyenne de l'époque. Preuve s'il en est que l'histoire littéraire a fabriqué un Flaubert « anti-médiatique » qui ne correspond ni tout à fait à la réalité de son rapport à la presse, ni aux appropriations artistiques et culturelles dont il a fait l'objet dans les années qui ont immédiatement suivi sa mort puis au XX^e siècle.

NOTES

1. Que les rentes de Flaubert lui aient permis de se passer du gagne-pain journalistique, la critique l'admet le plus souvent mais non sans ambiguïté. Car le rapport de cause à effet entre le dévouement à l'Art et l'absence presque totale d'articles de presse signés par Flaubert n'est jamais tout à fait rompu et n'a jamais été définitivement brisé dans la critique flaubertienne qui semble résister à l'argument strictement matériel. Pourtant, que Flaubert n'ait pas écrit dans le journal parce que sa situation financière le lui permettait, et qu'il ait par ailleurs développé une éthique exigeante et une esthétique de la vocation sont deux faits étroitement corrélés.

2. Voir l'article d'Anne Herschberg-Pierrot, « Flaubert journaliste : présentation », *Littérature*, n°88, 1992, p. 115-126 ; et celui d'Yvan Leclerc, « Les œuvres de jeunesse de Flaubert. », *Études normandes*, 41^e année, n°1, 1992, p. 34-41.
3. Gustave Flaubert, lettre à Guy de Maupassant, le 10 août 1876, *Correspondance*, t. v, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2007, p. 98.
4. Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant, 1836, *l'an I de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2001 ; Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, *L'Écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers Intempestifs, coll. « Lieux littéraires/6 », 2003 ; Marie-Ève Thérénty, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Honoré Champion, 2003 ; Marie-Ève Thérénty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007 ; Dominique Kalifa, Marie-Ève Thérénty, Philippe Régner, Alain Vaillant, *La Civilisation du journal*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011 ; Valérie Stiénon, *La Littérature des Physiologies. Sociopoétique d'un genre panoramique (1830-1845)*, Paris, Classiques Garnier, 2012 ; Laetitia Gonon, *Le Fait divers criminel dans la presse quotidienne française au XIX^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012 ; Guillaume Pinson, *L'Imaginaire médiatique. Histoire et fiction du journal au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013 ; Edmund Birch, *Fictions of the Press in Nineteenth-Century France*, Cham, Palgrave Macmillan, 2018 ; Amélie Chabrier, *Les genres du prétoire. La médiatisation des procès au XIX^e siècle*, Mare et Martin Éditions, 2019 ; Pascal Durand, *Médiamorphoses. Presse, littérature et médias, culture médiatique et communication*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2019 (deuxième édition, revue et complétée, 2020) ; Marie-Ève Thérénty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS Éditions, 2019.
5. Signalons ici le premier travail de synthèse effectué sur le sujet : « Flaubert et la presse », *Les Amis de Flaubert*, n°36, 1970, URL : https://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/036_004.
6. Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, texte établi, présenté et annoté par Anne Herschberg-Pierrot, Paris, Le Livre de Poche, 1997, p. 97.
7. « Toutes les fois qu'on a à faire avec la Presse, il faut s'attendre à des sottises. », lettre à Guy de Maupassant, le 22 février 1880, *Correspondance*, t. v, *op. cit.*, p. 844.
8. Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869.
9. Gustave Flaubert, lettre à Louise Colet, le 31 mars 1853, dans *Correspondance*, t. i, édition établie, présentée et annotée par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, p. 291.
10. Voir l'article de Marie-Ève Thérénty, « Montres molles et journaux fous. Rythmes et imaginaires du temps quotidien au XIX^e siècle », *CONTEXTES*, n°11, « Le littéraire en régime journalistique », Paul Aron et Vanessa Gemis (dir.), 2012, URL : <https://journals.openedition.org/contextes/5407> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/contextes.5407>.
11. Gustave Flaubert, lettre à Edmond et Jules de Goncourt, le 13 avril 1867, dans *Correspondance*, t. III, édition établie, présentée et annotée par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 632.
12. Marie-Astrid Charlier, *Le Roman et les Jours. Poétiques de la quotidienneté au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2018.
13. Sarah Mombert, « Les pisse-copies vus de Chavignolles. La presse périodique dans les dossiers de Bouvard et Pécuchet », *Revue Flaubert*, n°13, « Les dossiers documentaires de Bouvard et

Pécuchet », Stéphanie Dord-Crouslé (dir.), 2013, URL : <https://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=128>. Corinne Trichet, « Homais et le journal », *Flaubert. Revue critique et génétique*, n°17, « Microlectures (II) », Philippe Dufour (dir.), 2017, URL : <https://journals.openedition.org/flaubert/2743>.

14. Nous reprenons ici la définition de Guillaume Pinson pour qui « l’imaginaire médiatique » est le « grand récit de l’information moderne » sous la forme d’un « discours de second degré, pourtant sur le journal comme ensemble de pratiques, sur le journal comme discours, et sur le journal comme support », *L’Imaginaire médiatique*, op. cit., p. 11-13.

15. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Stéphanie Dord-Crouslé (éd.), Paris, GF-Flammarion, 1999, p. 398.

16. Nous renvoyons au très riche et précieux recensement effectué par le Centre Flaubert de l’Université de Rouen : <https://flaubert.univ-rouen.fr/etudes/>. Voir aussi l’édition de Didier Philippot, *Gustave Flaubert. Mémoire de la critique*, Paris, PUPS, 2006 ; le dossier de Philippe Dufour et Nathalie Petitbon, « Flaubert face à la *Revue des Deux Mondes* », *Flaubert. Revue génétique et critique* [En ligne], n°9, 2013, URL : <https://journals.openedition.org/flaubert/1894> ; l’ouvrage d’Yvan Leclerc, *Madame Bovary au scalpel. Genèse, réception, critique*, Paris, Classiques Garnier, 2017 ; enfin , le dossier édité par Bernard Gendrel, « Le Flaubert de Paul Bourget », *Flaubert. Revue génétique et critique* [En ligne], n°23, 2020, URL : <https://journals.openedition.org/flaubert/3992>.

17. Voir Anne Herschberg-Pierrot (dir.), « Écrivains contemporains lecteurs de Flaubert », *Flaubert. Revue critique et génétique*, n°18, 2017, URL : <https://journals.openedition.org/flaubert/2809>.

AUTEURS

MARIE-ASTRID CHARLIER

Université Paul-Valéry Montpellier 3

MARIE-ÈVE THÉRENTY

Université Paul-Valéry Montpellier 3